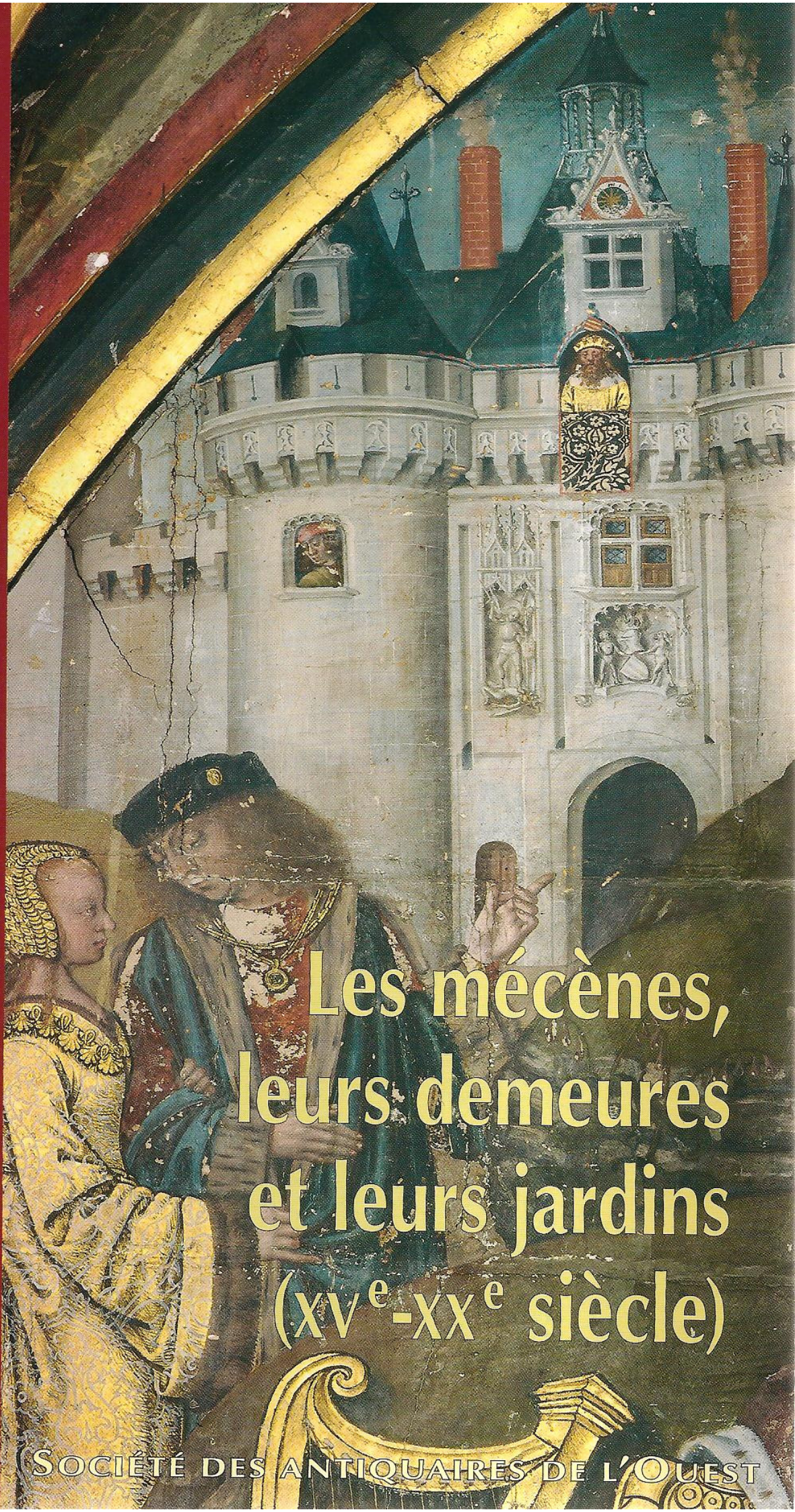
Revue historique du Centre-Ouest



Les mécènes, leurs demeures et leurs jardins (XV^e-XX^e siècle)

Tome XII
2e semestre 2013

Société des Antiquaires de l'Ouest

Les mécènes, leurs demeures et leurs jardins (XV^e-XX^e siècle)

Ce recueil commence par l'évocation d'une période dont l'éclat dans notre région a été sous-estimé : la fin du XV^e siècle. *Le mécénat des frères du Fou, de Jean Mérichon et de quelques autres amateurs éclairés* font de Poitiers *Une véritable capitale artistique*, comme le montre **Laurent Hablot** en s'appuyant sur les commandes de somptueux manuscrits enluminés et les armoiries qui y sont apposées. Ce sont ces deux mêmes familles qui sont suivies dans leur ascension sociale, tant à Poitiers qu'à La Rochelle, par **Robert Favreau**.

À la même époque, l'évêque Pierre d'Amboise fait construire et orner son château de Dissay. Il propose dans son oratoire une représentation peinte du *Jardin d'Eden*, que **Claudine Landry-Delcroix** analyse comme une sorte de mise en abyme. Du décor il reste également *Des carreaux de pavement émaillés*, étudiés par **Maé Sibéril** grâce aux pièces conservées au musée Sainte-Croix de Poitiers.

Les siècles suivants sont représentés par les *Pavillons sud du château de Thouars*, que la duchesse de La Trémoïlle fit exécuter en 1628-1635, et dont la restauration récente a donné l'occasion d'une mise au point par **Grégory Vouhé**, **François Jeanneau** et **Bénédicte Fillion-Braguet**. Quant au *Château des Ormes*, il nous permet, grâce à **Philippe Cachau**, d'apprécier dans une suite complexe ses *architectes, du XVIII^e au XX^e siècle : Meusnier, De Wailly, Coulomb*.

Enfin, en retraçant l'histoire de l'établissement du *Jardin de l'Hypogée des Dunes à Poitiers*, arrangé en mémoire du père Camille de La Croix, **Grégory Vouhé** contribue à celle de notre Société.

Ce volume contient également une étude de :

Jean Hiernard, sur *Rybisch au Mont Saint-Michel : un quiproquo épigraphique (1550).*

Et les rubriques :

Comptes Rendus – Vie de la Société

ISSN : 1767-6320

Prix : 20 €

LES ARCHITECTES DU CHÂTEAU DES ORMES DU XVIII^e AU XX^e SIÈCLE : MEUSNIER, DE WAILLY, COULOMB

Philippe CACHAU

PROPRIÉTÉ des D'Argenson, illustre famille d'ambassadeurs, ministres et officiers d'Ancien Régime, pendant plus de deux siècles (1729-1978), le château des Ormes, situé entre Dangé-Saint-Romain et Châtellerault, est composé d'édifices d'époques diverses (XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles) qui forment un ensemble harmonieux et d'une remarquable unité [fig. 1]. Il a longtemps intrigué les historiens, quant aux auteurs véritables des bâtiments que l'on admire aujourd'hui.

Des recherches récentes[1] ont permis d'attribuer enfin à Pierre Meusnier les bâtiments du XVIII^e siècle et de rendre à Alfred Coulomb le corps central dont la datation est désormais établie à 1903-1908. Haut lieu bien connu de la création en raison de la présence de l'architecte parisien Charles De Wailly dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le château

Fig. 1 – Le château des Ormes, côté cour (cl. Ph. Cachau).

1. Y. COMTE, *Le château des Ormes*, dossier d'études DRAC Poitou-Charentes, 2004.

Revue historique du Centre-Ouest, t. XII, p. 331-347

des Ormes vit aussi le bref passage, en 1768-1769, de l'architecte Bernard Poyet (1742-1824), élève et collaborateur de De Wailly, futur architecte du Palais-Bourbon (Assemblée nationale) sous le Premier Empire. Signalons également les conseils prodigués par l'anticomane Julien-David Leroy (1724-1803)[2].

PIERRE MEUSNIER (1702-1781)

Né à Paris en 1702, Pierre Meusnier, aujourd'hui oublié, fut le grand architecte de la Touraine au siècle des Lumières. Fils de Philippe Meusnier (1655-1734), peintre du roi, conseiller et trésorier de l'Académie royale de peinture et sculpture, et d'Eugénie Malvillain, il se forma dans les années 1710-1720 auprès de Pierre Cailleteau dit Lassurance († 1724), collaborateur favori de Jules Hardouin-Mansart (1646-1708), fameux premier architecte et surintendant des Bâtiments de Louis XIV, et de Jean Aubert (vers 1680-1741), autre disciple du grand architecte de Louis XIV, sur les chantiers du Palais-Bourbon et de l'hôtel de Lassay[3]. Ses talents le firent remarquer de Jacques V Gabriel (1667-1742), premier architecte du roi de 1734 à 1742. Envoyé en Touraine en tant qu'inspecteur des bâtiments du roi, Meusnier se vit confier, en 1738-1741, la construction du *logis Bourbon* de l'abbaye de Fontevraud afin de recevoir les filles cadettes de Louis XV (Victoire, Sophie, Thérèse et Louise). Logis qu'il dut remanier pour elles en 1747.

Ces ouvrages lui valurent son établissement définitif et sa renommée dans la région. Il s'installa à Tours, rue des Petits Minimes, paroisse Saint-Vincent, où son hôtel entre cour et jardin subsiste encore aujourd'hui (actuel n° 24 rue de la Préfecture). Outre de nombreux hôtels particuliers (Lefebvre de Montifray, Liébert de Nitray, Lefebvre de La Falluère, Fontenay...) et le superbe Palais du Commerce de la ville en 1757-1759 [fig. 2], qui témoignent de ses grandes qualités d'architecte, il fut l'auteur de nombreux châteaux en Touraine (une vingtaine est recensée actuellement) : autant de réalisations qui confirment son succès dans la région. Citons notamment les châteaux de La Gruette, du Pilorget, de Maillé pour les d'Argenson, ou le manoir de La Roche-Furet[4].

Meusnier fut également ingénieur et inspecteur des turcies et levées de la Loire[5].

Il avait épousé à Paris, le 23 février 1748, Anne Lacombe, veuve de Paul Lesfilles, bourgeois de Paris. Il était alors domicilié chez cette dernière, rue des Orties aux galeries du Louvre, paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois[6]. Il mourut à Tours en 1781.

On doit à Meusnier l'ensemble des bâtiments érigés de 1757 à 1764 pour le comte Marc-Pierre de Voyer d'Argenson (1696-1764) [fig. 3][7]. Ministre de la Guerre de Louis XV de 1742 à 1757, le comte fut exilé par le roi sur sa terre des Ormes à la suite de sa disgrâce

2. Ph. Cachau, *Le château des Ormes (Vienne)*, coll. «Itinéraires du Patrimoine», DRAC Poitou-Charentes, service de l'Inventaire, La Crèche, Geste éditions, 2013.

3. Sur ces architectes : M. Gallet, *Les architectes parisiens du XVIII^e siècle*. Dictionnaire biographique et critique, Paris, 1995.

4. Précisions aimablement transmises par M. L. Vieira, historien de Tours et de la Touraine.

5. Administration chargée de la construction, de l'entretien et de la surveillance des digues bordant et protégeant la Loire.

6. Arch. nat., Min. centr., étude XLII, 418 (aimablement communiqué par M. Vieira).

7. Poitiers, Bibliothèque universitaire, fonds D'Argenson, D 18 (voir Comte, *op. cit.*, p. 4) et *infra* note 11.

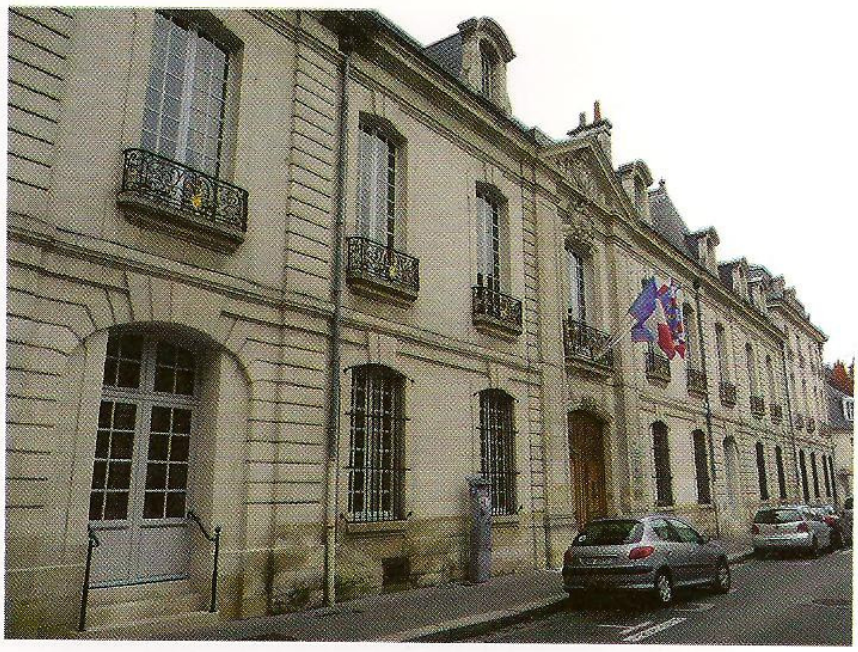


Fig. 2 – Pierre Meusnier; Palais du commerce de Tours, 1757-1759 (cl. Ph. Cachau).

survenue en février 1757. Il profita de cet exil pour commencer la remise au goût du jour – longtemps souhaitée et jamais entamée – du château érigé dans la seconde moitié du XVII^e siècle par les frères Antoine-Martin et Henri Pussort, oncles du grand Colbert. Le comte se lança donc dans la reconstruction et l'augmentation des bâtiments existants afin de répondre aux nouveaux besoins et d'accueillir son importante maison. Malgré sa disgrâce, et par une sorte de défi, le comte souhaita faire de son château une demeure digne d'un grand ministre de la monarchie et y mit le prix.

Près de 314000 livres furent dépensées en effet pour les ouvrages entre juin 1757 et juillet 1764, date de son retour et de son décès à Paris[8]. Somme considérable, bien supérieure aux 175000 livres de l'acquisition du domaine en août 1729, et qui représente plus de la moitié de son estimation (630000 livres) en 1764[9]. Ceci laisse donc entrevoir de nombreuses transformations : outre la création de l'aile de la bibliothèque [fig. 4][10] et de nouveaux logis dans la basse-cour, il fit rebâtir la totalité de l'aile droite du château, dite «aile Pussort» (ou «de l'Horloge») [fig. 5]. Quand les ouvrages lui furent confiés en 1757, Pierre Meusnier entamait la construction du splendide Palais du commerce de Tours. Il avait été consulté par le marquis de Voyer, fils du comte, dès la fin des années 1740, pour une première tentative de transformation du château à la suite de ses travaux de Fontevraud[11].

8. 313739 livres 4 sols 8 deniers exactement (Arch. nat., Min. centr., CXV, 631 : Inventaire du 28 août 1764. Somme consignée dans les dettes passives).

9. Arch. nat., Min. centr., CXV, 463 : Vente du 23 août 1729, et Y. Combeau, *Le comte d'Argenson, ministre de Louis XV*, Paris, 1999, p. 410.

10. Sur l'importante bibliothèque du comte d'Argenson aux Ormes, Combeau, *ibid.*, p. 441-452 et note 2.

11. Poitiers, Bibl. univ., fonds D'Argenson, D 8 (cf. Comte, *op. cit.*, p. 2) et cf. Combeau, *op. cit.*, p. 407-411, 426-434.

Fig. 3 – Pavillon gauche, aile des cuisines et aile Pussort, devenue de l'Horloge (1759-1761), état actuel (cl. Ph. Cachau).

Fig. 4 – Pavillon gauche du château, pavillon et aile de la bibliothèque (1757-1759) sur le jardin et la Vienne (cl. DRAC Poitou-Charentes).

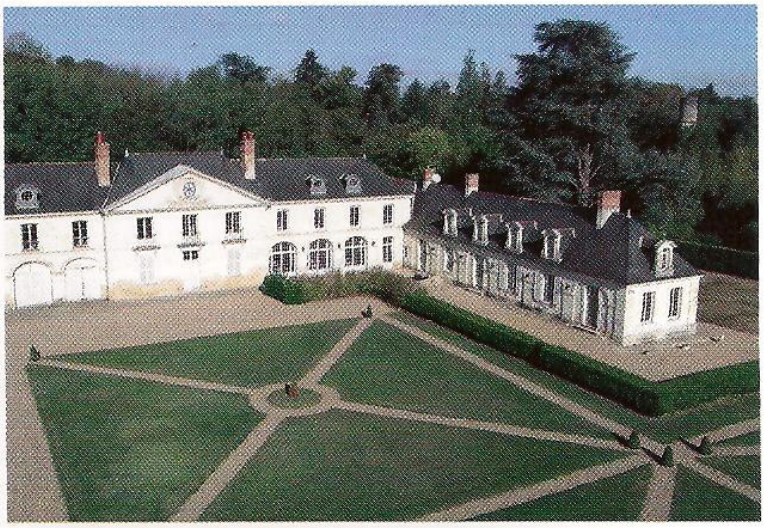


Fig. 5 – L'aile de l'Horloge et l'ancien pavillon des bains (actuelle orangerie, 1759-1761 ; cl. Ph. Cachau).

Contrairement à une idée largement répandue[12], l'aile droite n'est pas celle érigée au XVII^e siècle. Elle présentait en effet, avant sa reconstruction, des pans coupés dans les angles, comme on le voit sur une vue cavalière du château au début du XVIII^e siècle [fig. 6]. Aile vieillissante et démodée, anciens communs du château, elle fut donc refaite en partie afin de s'harmoniser aux nouveaux bâtiments, d'établir des remises pour les voitures et de loger à neuf une partie de la maison du comte (une soixantaine de personnes environ)[13]. Y furent aussi disposés une pharmacie et des bureaux. « Aile de l'horloge » au XVIII^e siècle, du fait de la présence d'une horloge dans le fronton du pavillon central[14], elle fut ornée d'un lion et d'une licorne, emblèmes des d'Argenson, dont les têtes furent buchées à la Révolution [fig. 7].

Une aile en retour à gauche, à l'emplacement de l'ancienne, fut érigée pour les offices et les cuisines, achevée par un vaste pavillon à trois travées sur deux niveaux et combles mansardés, et destinée au logement du comte et de sa maîtresse depuis 1745, Elisabeth-Charlotte Huguet de Sémonville, comtesse d'Estrades (1715-1784) [fig. 3]. Le logis ou pavillon en vis-à-vis, à l'autre extrémité de l'aile [fig. 5], conserva sa fonction d'aile des bains (actuelle orangerie). Décidés avec le comte en 1757-1758, les ouvrages de l'aile furent exécutés en 1759-1761[15].

En 1760-1761, de nouvelles écuries et une sellerie furent établies dans la basse-cour sise au revers, qui s'enrichit également d'une nouvelle aile au centre pour l'établissement de hangars [fig. 8]. Une menuiserie, une serrurerie, une forge et une boulangerie furent installées dans le logis au fond de la première cour. Celle-ci vit la création, dans l'ancienne aile gauche, située en prolongement de celle des cuisines, de hangars et de latrines.

L'aile gauche du château dite « aile d'Argenson » fut réalisée, quant à elle, en 1762-1763, avec un pavillon symétrique à celui de l'aile droite à l'extrémité [fig. 9]. Il était dévolu au logement des hôtes du château, dont Voltaire, Fontenelle, Marmontel et surtout l'ancien président du Parlement de Paris, Charles-Jean-François Hénault (1685-1770), grand esprit du temps, membre de l'Académie française et confident du comte d'Argenson. L'aile abritait le logement des serviteurs de la maison et l'administration du domaine (mairie, poste...) et donnait sur la place du village. Côté château, une grille au-devant, symétrique à celle de l'aile droite, composait une seconde cour latérale et la séparait de la cour principale qui formait ainsi un carré parfait [fig. 10].

Contrairement à l'« aile Pussort », l'« aile d'Argenson » n'était alors pas adhérente au corps principal, un passage bordé de hangars ou magasins étant ménagé pour accéder à la place du village [fig. 10]. Tous les bâtiments du château furent couverts de tuiles peintes façon ardoise suivant le goût du XVIII^e siècle pour l'imitation. De vraies ardoises les remplaceront au siècle suivant[16].

12. Notamment, Marquis Ch.-M.-R. D'ARGENSON, « Notice sur l'ancienne châtellenie des Ormes-Saint-Martin », *Mémoires des antiquaires de l'Ouest,* 1855, p. 225-256; Pierre ALIX, *Les Voyer d'Argenson et la baronnie des Ormes-Marmande, 1729-1782*, mémoire de maîtrise d'histoire moderne, Poitiers, 1994, p. 54-58; COMBEAU, *op. cit.*, p. 426-431; COMTE, *op. cit.*

13. COMBEAU, *op. cit.*, p. 376-380.

14. Retirée pour restauration, l'horloge a été remise en place en 2012.

15. Poitiers, Bibl. un., fonds D'Argenson, D 8 : Procès-verbal de visite du château des Ormes du 17 novembre 1784; et COMTE, *op. cit.*, p. 4 et 38-39. C'est par erreur que nous indiquions ici dans notre guide (*op. cit.*) un logement pour les hôtes du château, fonction effectivement dévolue à celui en symétrie (voir *infra*). Nous avons corrigé également la datation des ouvrages d'après les indications de Y. Comte.

16. *Ibid*, p. 13.

Le style rocaille des bâtiments correspond bien à l'art de Meusnier à cette époque. On y retrouve la même qualité des profils dans les corniches et modénatures que dans le Palais du Commerce de Tours ou ses hôtels de la ville. Profils qui faisaient, suivant les prescriptions des théoriciens de l'architecture du moment (Briseux, Blondel, Patte), la qualité d'un bâtiment. La symétrie et le sens des proportions ont été aussi bien respectés. Nous sommes loin des maladresses de certains architectes locaux, ce qui atteste la qualité de la formation de Meusnier.

Très caractéristiques sont les grandes lucarnes à ailerons des couvertures, véritables marques de fabrique, quoique fréquentes dans l'architecture tourangelle du XVIII[e] siècle. Seule l'élégance des profils et la qualité d'exécution font, une fois encore, la différence.

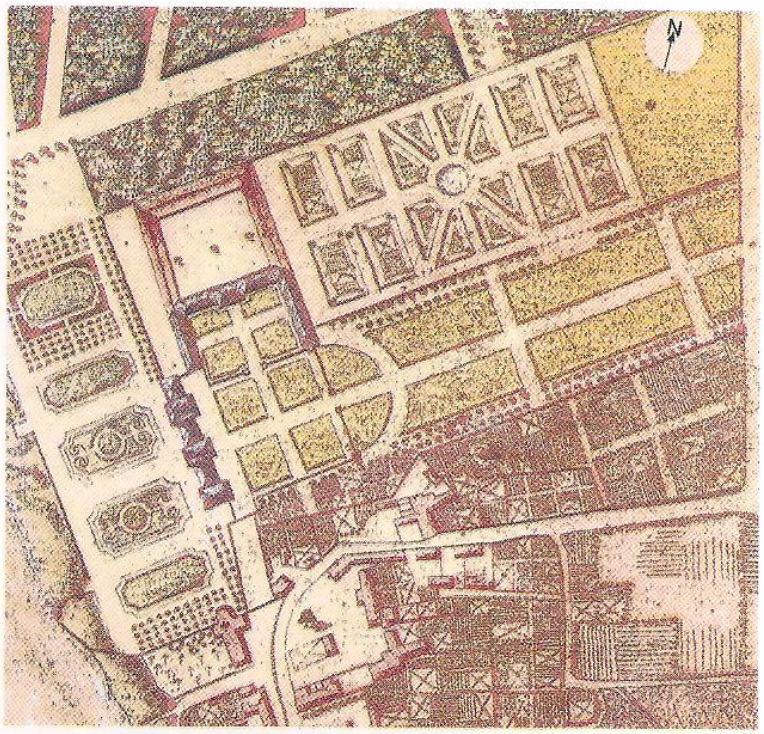


Fig. 6 – Le domaine des Ormes au début du XVIII[e] siècle, détail (Paris, BnF, Cartes et plans, GE/B109).

Fig. 7 – Détail du fronton de l'aile de l'Horloge (cl. DRAC Poitou-Charentes).

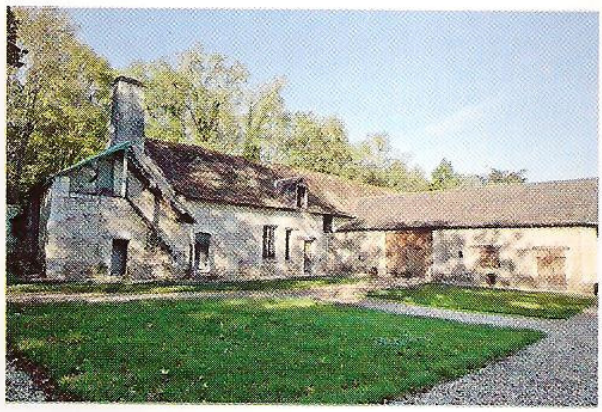


Fig. 8 – Aile des boulangerie, fonderie, sellerie et hangars de la basse-cour (cl. DRAC Poitou-Charentes).

Fig. 9 – L'aile d'Argenson et le pavillon gauche du château (1762-1764) avec l'église Saint-Martin – Sainte-Marguerite (1894-1896; cl. Ph. Cachau).

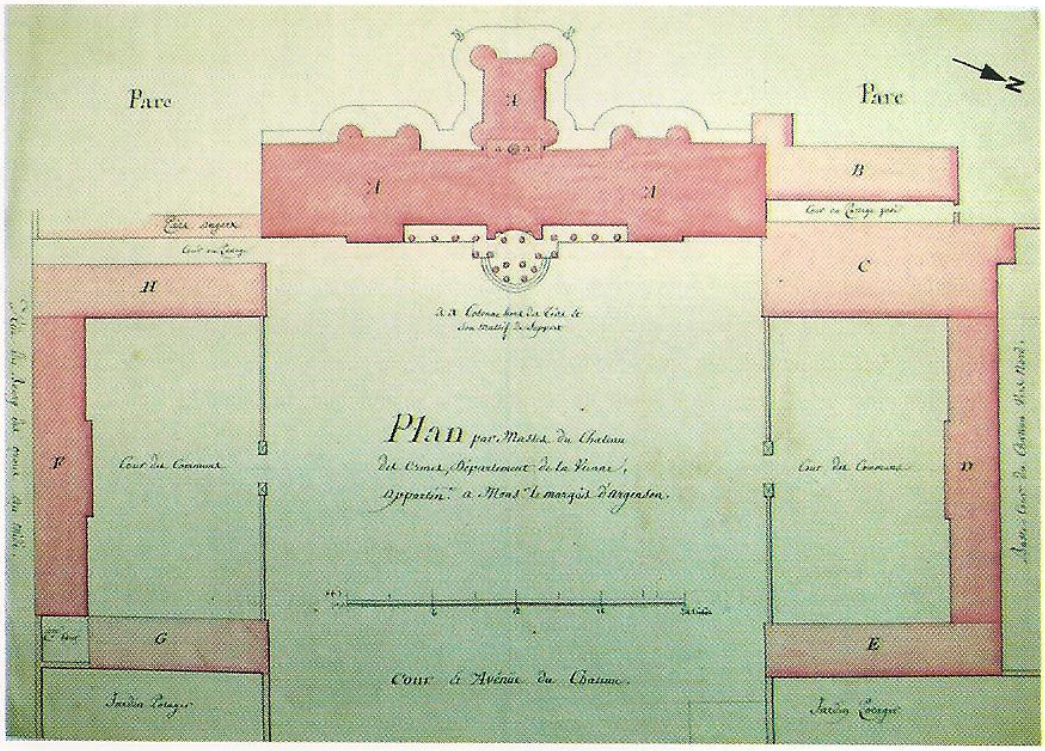


Fig. 10 – Plan du château des Ormes après la construction du corps central de Charles De Wailly, fin du XVIII[e] siècle (Poitiers, Bibl. univ., fonds d'Argenson, D 34).

Meusnier a su conserver, en outre, une grande sobriété dans les élévations, s'abstenant de tout ornement superflu, contrairement à ce que pratiquaient ses confrères et à ce qu'il pratiquait lui-même à Tours. Contre toute attente pour ce type de bâtiment – le château d'un grand seigneur –, on ne trouvera en effet aucune agrafe, ni mascaron rocaille au-dessus des croisées. Seul le fronton des ailes a été orné d'un relief[17].

CHARLES DE WAILLY (1730-1798)

Célèbre figure de l'architecture de la seconde moitié du XVIII[e] siècle, très marqué par l'Italie, Charles De Wailly [fig. 11] est connu pour être l'auteur, avec Marie-Joseph Peyre (1730-1785), de 1779 à 1782, du célèbre Théâtre de l'Odéon à Paris ainsi que de la place du même nom. Né et mort à Paris, élève de Jacques-François Blondel, introduit par lui, il entretint avec le marquis de Voyer, Marc-René de Voyer d'Argenson (1722-1782), une amitié sincère et une abondante correspondance : le marquis finança en effet en partie son séjour à l'Académie de France à Rome en 1754-1755. Après ses premières interventions au château d'Asnières-sur-Seine en 1754[18], De Wailly réalisera à partir de 1762 plusieurs projets pour les d'Argenson et leurs alliés : décoration de leur hôtel parisien (1762-1772), château de Montmusard près de Dijon (1764-1769), grange-écurie et corps central du château des Ormes (1766-1783).

Aux Ormes, la question de l'ancien corps central XVII[e] [fig. 12] demeurait d'actualité après la mort du comte Marc-Pierre en 1764. Satisfait des ouvrages exécutés pour lui à Paris[19], Voyer confia à De Wailly la réalisation du nouveau corps. Il entendait faire du château un bâtiment dont on parle dans la capitale et démontrer que les Voyer d'Argenson avaient encore les moyens de leurs ambitions ! Ambitions que le marquis manifesta également dans la vaste grange-écurie de 80 mètres de long sur 12 mètres de profondeur, établie devant les grilles du château et qui fut confiée à De Wailly et à son élève Poyet en 1766-1768 [fig. 13].

Conçu avec le marquis en 1768, le projet du corps central fut mis en œuvre à l'automne [fig. 14]. Les fondations furent réalisées d'octobre 1768 à janvier 1769. Les marchés définitifs furent conclus en mars. Les travaux se poursuivront jusqu'en juillet 1783, soit un peu au-delà de la mort de Voyer en septembre 1782, sa veuve et le conseil de tutelle de leurs enfants ayant décidé leur arrêt définitif[20]. Comme à son hôtel parisien et à la grange-écurie, le marquis bénéficia des précieux conseils du grand antiquomane Julien-David Leroy (1724-1803), membre de l'Académie royale d'architecture, ami de De Wailly et fameux initiateur des « grecqueries » de la seconde moitié du siècle[21].

17. Sans doute prévu initialement, celui de l'aile d'Argenson n'a été exécuté qu'au XIX[e] siècle.

18. Ph. Cachau, *Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, dernier des Mansart (1711-1778)*, thèse d'histoire de l'art sous la direction de D. Rabreau, Paris-I, 2004, t. II, p. 1175.

19. Hôtel Voyer d'Argenson (1762-1770) : D. Rabreau, M. Mosser, *Charles De Wailly, peintre architecte dans l'Europe des Lumières*, cat. expo. CNMHS, Paris, 1979, p. 44-45. Voir aussi notre étude pour le World Monuments Fund Europe à Paris, *Les décors de l'hôtel de Voyer d'Argenson, dit Chancellerie d'Orléans (1765-1772). Recherche et analyse des trois pièces sur le Palais-Royal*, 2013.

20. Comte, *op. cit.*, p. 27.

21. À la suite de la publication de son fameux ouvrage *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce* (...) en 1758. Voir Ph. Cachau, « Aspects inédits sur Julien-David Leroy d'après sa correspondance dans le fonds D'Argenson

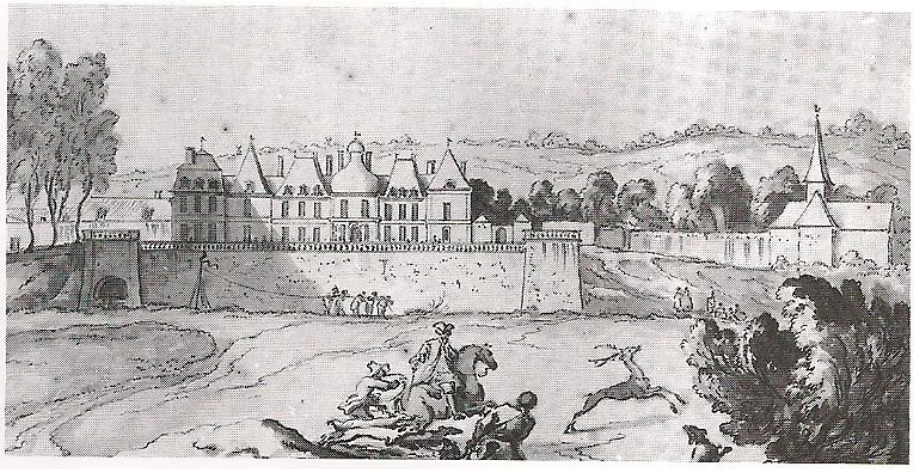


Fig. 11 *(à gauche)* – Augustin Pajou : Charles De Wailly (Lille, musée des Beaux-Arts).
Fig. 12 *(à droite)* – Vue de l'ancien château des Ormes et sa terrasse sur la Vienne, détail (Paris, Bibl. de l'Arsenal, Ms 6164, *Œuvre topographique de M. le marquis d'Argenson*).

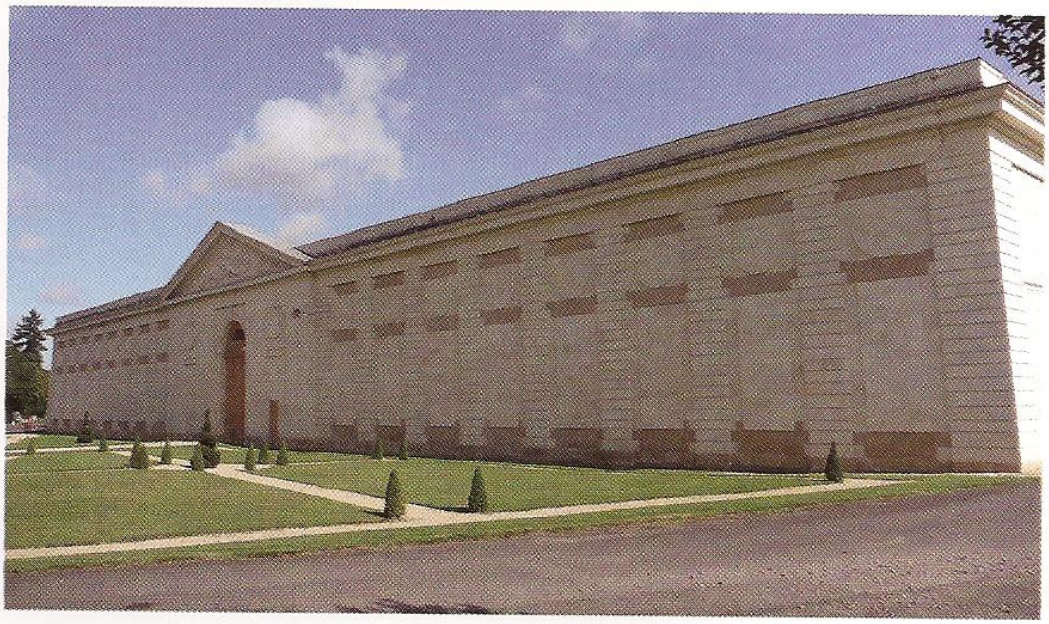


Fig. 13 – Charles De Wailly – Bernard Poyet : grange-écurie du château, dite bergerie (1766-1768; cl. Ph. Cachau).

Trop occupé par ses projets et ses affaires à Paris, De Wailly missionna pour la direction des travaux son jeune élève et collaborateur Bernard Poyet, bien connu des d'Argenson en tant qu'ancien élève de l'ingénieur Régemorte. Il venait de surcroît de se distinguer au grand prix de l'Académie royale d'architecture en 1768 et assurait alors le suivi du chantier de l'hôtel parisien[22].

de Poitiers», *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français* (2015), 2016 (à paraître). La découverte résulte de notre étude pour le World Monuments Fund. Voir aussi COMTE, *op. cit.*, p. 27.

22. COMTE, *op. cit.*, p. 17; GALLET, *op. cit.*, p. 416; COMBEAU, *op. cit.*, p. 379-380 et 407; enfin CACHAU, *op. cit.*

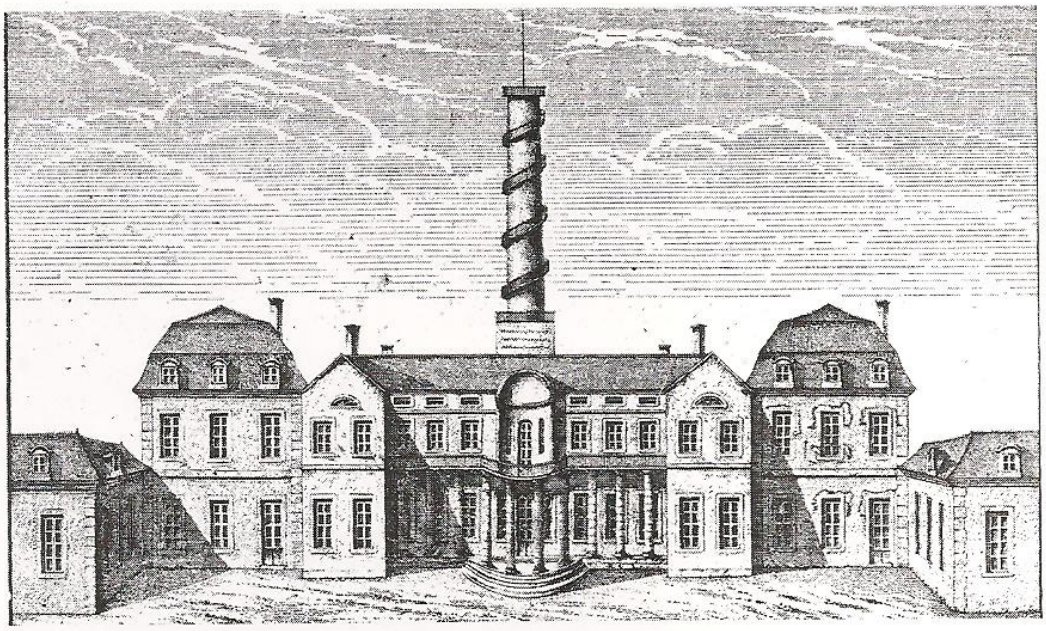


Fig. 14 – Charles De Wailly : corps central du château, côté cour (1768-1783, gravure XIX^e^, *MSAO*, t. XXII, 1855).

À son départ pour l'Italie en 1769, Poyet fut remplacé par un autre disciple de De Wailly, Jean-Pascal Lenot (1748-18?), architecte tourangeau qui en assurera la direction jusqu'au bout. Lenot logea, le temps des travaux, au rez-de-chaussée de l'aile d'Argenson[23]. Très marqué par le projet du maitre parisien, il s'inspirera du bel escalier suspendu du château à l'abbaye de Marmoutier près de Tours, dont il dirigea les travaux, après ceux des Ormes, en 1782-1785.

Les plans et élévations du nouveau corps central par De Wailly sont hélas perdus et ne sont connus que par quelques rares représentations et plans du château à la fin du XVIII^e^ et au début du XIX^e^ siècle [fig. 8-10 et 14-15]. Il s'agissait d'un bâtiment des plus original, totalement éclectique et inédit en France à cette époque, mêlant influences grecques, romaines, médiévales, Renaissance et baroques! Ses intérieurs n'étaient pas moins spectaculaires, décrits par plusieurs contemporains stupéfaits de tant d'audace[24]!

En effet, rarement bâtiment de cette époque fut, par son éclectisme, aussi peu de soucieux de s'harmoniser avec ceux qui l'entouraient! Élevé sur trois niveaux dont un attique sous combles, il se présentait du côté de la cour [fig. 14] sous forme d'un grand corps de logis avec petits pavillons en ressaut sur ceux à comble mansardé établis par Meusnier. Ce logis était précédé d'un vaste portique élevé de trois marches, composé de quatorze colonnes de marbre d'ordre dorique grec, sans base et cannelées au deux tiers suivant les recommandations de Leroy. Les colonnes étaient arrivées de Paris à l'été 1770[25]. Ce portique,

23. Comte, *op. cit.*, p. 18 et suivantes.

24. Voir les commentaires détaillés du diplomate espagnol Gaspar de Molina y Zaldivar, marquis d'Ureña, en 1784, dans M. Peman Medina, *El viaje europeo del marques de Ureña (1787-1788)*, Cadiz, 1992; ceux de l'abbé J.-J. Barthélémy à Mme du Deffand sont dans Rabreau, Mosser, *op. cit.*, p. 43; et ceux d'H.-C. Colmont de Vaulgrenant dans N. de Blomac, *Voyer d'Argenson et le cheval des Lumières*, Paris, 2004, p. 41-43.

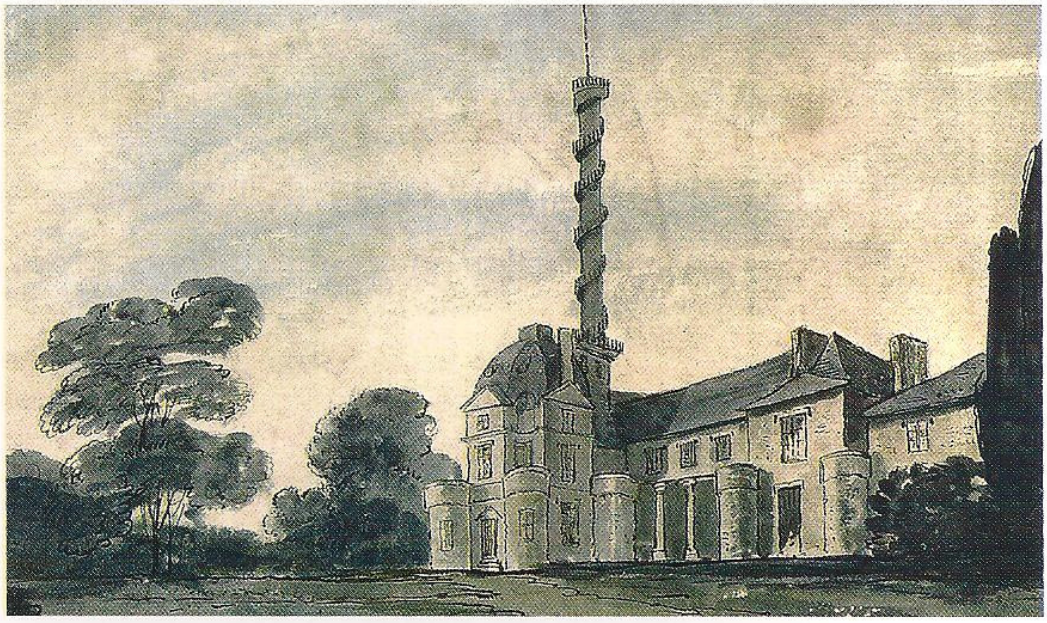


Fig. 15 – William Chambers (?) : Vue du corps central du château sur le jardin [vers 1774 (?), droits réservés].

qui formait une demi-lune au centre, était orné d'un entablement dorique avec triglyphes et métopes simples. Il faisait office de balcon au premier étage, lequel était marqué au centre par une vaste niche en renfoncement, couverte d'un cul-de-four à caissons dans l'esprit de la grande niche du palais du Vatican de Bramante. Le comble bas et aveugle du logis principal était, quant à lui, inspiré de celui de Pierre Lescot au Louvre. Le motif du portique et de la niche seront repris par l'architecte en 1776 à la maison de son ami Pajou, rue de la Pépinière (qui subsiste, très altérée, au n° 49 de la rue de La Boétie)[26].

La façade sur jardin [fig. 15] n'était pas moins surprenante et hétéroclite avec ses tourelles symétriques aux angles des pavillons latéraux et son avant-corps central sous forme de donjon médiéval avec tourelles d'angle. Élevé et couvert d'un dôme à la façon des pavillons XVII^e siècle du Louvre ou des Tuileries, cet avant-corps fut doté de pans coupés sur la couverture et – curieusement – de pans concaves aux angles. Entre les tourelles des pavillons latéraux et le « donjon », des portiques antiques à colonnes venaient supporter l'étage noble.

Non moins curieuse était l'immense colonne antique de 23 m de haut, en métal (fer probablement), située entre le logis principal et le « donjon ». Évoquant celles de Trajan ou d'Aurélien à Rome, elle faisait office de belvédère à l'instar de la célèbre pagode chinoise du ministre Choiseul, ami du marquis de Voyer, à son château de Chanteloup, près d'Amboise, dont elle se voulait le clin d'œil. Elle servit sans doute aussi de colonne astronomique à l'instar de la fameuse colonne de Catherine de Médicis à Paris, située non loin de l'hôtel d'Argenson. Parfois sensible aux forts coups de vent, la colonne fut pourvue extérieurement

25. Comte, *op. cit.*, p. 19.

26. Rabreau, Mosser, *op. cit.*, p. 46; J. D. Draper, G. Scherf, *Pajou, sculpteur du roi, 1730-1809*, cat. expo. musée du Louvre, Paris, 1997, p. 385-386.

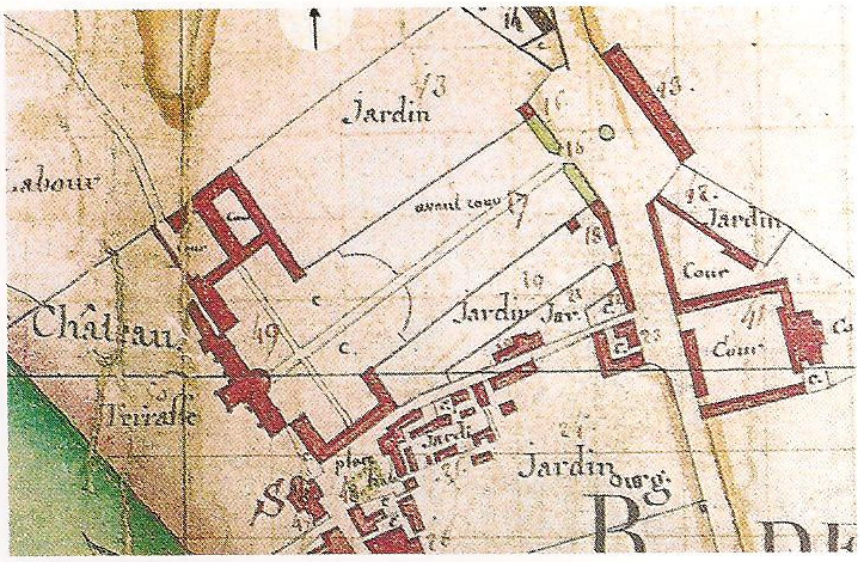


Fig. 16 – Les Ormes à la fin du XVIII[e], détail
(Poitiers, Bibl. univ., fonds d'Argenson, C 68).

d'un escalier métallique hélicoïdal qui permettait l'accès à la terrasse supérieure, pourvue d'un grand paratonnerre.

L'élément le plus spectaculaire du nouveau logis était assurément le grand escalier, à droite du vestibule. Conçu par De Wailly et réalisé par Lenot, cet escalier à volée droite puis à doubles volées en spirale suspendues, à l'instar de celui de la maison de Madame Denis, nièce de Voltaire, rue de Richelieu en 1774-1778 [fig. 16][27], entendait rivaliser avec le *Navy Staircase* de l'architecte anglais William Chambers (1723-1796), ami de De Wailly et de Voyer, à Somerset House à Londres. Présenté à la Royal Academy de Londres en 1771, puis au Salon du Louvre et au roi à Versailles en 1773, le modèle de l'escalier fut admiré de tous. De Wailly avait déployé là une impressionnante stéréotomie, digne des modèles de Philibert de L'Orme et des Mansart. L'escalier était orné d'une rampe en acier poli – matériau inédit à cette époque –, finement ciselée et réalisée par Hiett, fondeur à Saumur. Elle était agrémentée de serpents entrelacés et achevée aux extrémités par deux sphinx de plomb aux pattes enchainées. La cage d'escalier était scandée, dans sa partie haute, d'un ordre ionique et coiffée d'une coupole ovale surbaissée, peinte par François Valentin (1738-1805)[28].

Le gros œuvre du corps central fut achevé en 1775. Suivra la décoration intérieure des pièces principales jusqu'en 1783. Les artisans et entrepreneurs qui collaborèrent aux ouvrages étaient aussi bien parisiens que locaux. Voyer, perfectionniste dans l'âme, s'attacha les meilleurs d'entre eux, notifiant scrupuleusement ses intentions dans des courriers réguliers. Outre Lenot, Vautier, employé précédemment au haras-relais, assura le suivi des opérations. La pierre fut extraite des carrières environnantes (Poizay, Mousseau, Bertenotte, Saint-Rémy-sur-Creuse, Sainte-Maure-de-Touraine, Rochepinte) tandis que les éléments

27. Rabreau, Mosser, *ibid*, p. 45.
28. Marquis de Ureña, dans Peman Medina, op. cit.

les plus prestigieux (marbres, colonnes du fameux portique) furent acheminés par voie d'eau de Paris[29].

Pour des raisons de vétusté, de style et surtout d'économie, le corps central fut démoli en 1823 par Marc-René-Marie, comte puis marquis d'Argenson (1771-1842), fils du marquis de Voyer[30]. Le château demeurera donc ouvert au centre jusqu'au début du XX^e siècle. La cour fut réaménagée en parc à l'anglaise jusqu'à la terrasse de l'ancien logis sur la Vienne.

ALFRED COULOMB (1838-1929)

« Architecte du grand monde », suivant l'expression des historiens de l'architecture du XIX^e siècle, Alfred Coulomb – et non Achille comme on le prénomme parfois –, né et mort à Paris, fut l'un des architectes majeurs de la Belle Époque, à l'instar de ses confrères Destailleur, Parent, Sanson ou Sergent. Actif de 1870 à 1911, il bâtit pour les plus grandes fortunes du temps, qu'elles fussent aristocratiques (Harcourt, Rochechouart-Mortemart, de Brantes...) ou bourgeoises (Schneider, Lebaudy, Riant...). On lui doit de nombreux hôtels particuliers à Paris et plusieurs châteaux du Val de Loire, tous bâtis dans l'esprit du XVIII^e siècle. Son chef-d'œuvre en la matière demeure le château de Pont-Chevron à Ouzouer-sur-Trézée (Loiret), construit en 1896-1900 pour le comte Louis d'Harcourt, beau-frère du comte et de la comtesse d'Argenson. Parmi ses autres réalisations en Val de Loire, citons les châteaux de La Chaussière (Allier, 1876-1878), de La Chaise-Saint-Éloi (Indre, 1882), de Rivaulde (Loir-et-Cher, 1897-1902), du Fresne (Loir-et-Cher, 1900), de Juigné et du Bois-Rouaud (Loire-Atlantique, 1905)[31]...

En 1902, Coulomb et son associé d'origine nantaise André-Louis Chauvet se virent confier par Pierre-Gaston-Marie-Marc, comte d'Argenson (1877-1915), la reconstruction du corps central. L'architecte conçut, suivant le goût du temps, un vaste pavillon néo-Louis XV inspiré du château de Bellevue par Ange-Jacques Gabriel (1698-1782), qu'il réduisit d'une travée sur les côtés et qu'il dota d'un grand balcon sur la cour, puis d'un avant-corps à pans coupés sur le jardin [fig. 17]. Coulomb fut peut-être aussi influencé par le pavillon du château d'Epigny [fig. 18], dans la commune voisine de Ligueil (Indre-et-Loire), érigé au milieu du XVIII^e siècle. Le pavillon central alors construit fut relié aux pavillons d'origine par deux ailes basses couvertes en terrasse, au lieu des combles mansardés initialement prévus [fig. 19]. Ailes qui semblent avoir été inspirées des pavillons latéraux du château d'Aunoy à Champeaux (Seine-et-Marne; milieu du XVIII^e siècle) [fig. 20]. Le balcon du premier étage sur la cour apparaît comme une version augmentée de celui réalisé précédemment par Coulomb à Pont-Chevron [fig. 21][32].

Les façades furent ornées en 1904 de motifs en néo-rocaille réalisés par le sculpteur parisien Alphonse-Henri Nelson qui exécuta aussi les deux frontons sur cour et jardin, ceux-ci étant nettement inspirés des créations du XVIII^e siècle. L'un, côté cour, figure *Flore*

29. Comte, *op. cit.*, p. 19 et D. Doc 7a.2.

30. Voir *supra* et Fr.-L. d'Argenson, *Marc-René-Marie Voyer d'Argenson, 1771-1842*, mémoire de maîtrise d'histoire moderne sous la direction de J.-P. Poussou, Paris-IV, 2005, p. 113.

31. Je remercie M. Vieira de ces indications.

32. Précisions aimablement communiquées par M. Vieira.

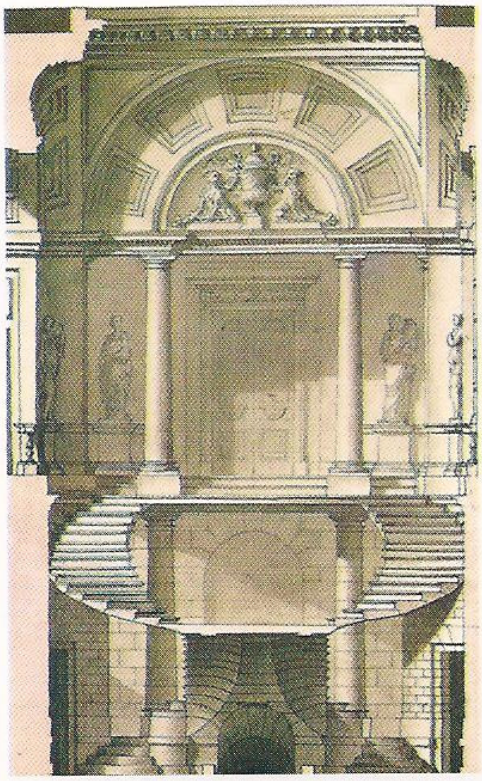


Fig. 17 – Charles De Wailly : escalier de la maison Denis à Paris (1774; Paris, Bibliothèque historique de la Ville de Paris).

Fig. 18 – Le château, côté jardin (cl. DRAC Poitou-Charentes).

Fig. 19 – Château d'Épigny à Ligueil (Indre-et-Loire; droits réservés).

assise au milieu de chérubins et de putti portant une guirlande de fleurs et l'autre, côté jardin, *Victoire avec trophées et lion couronnant le blason de la famille d'Argenson.*

En souvenir de celles de De Wailly à Asnières et aux Ormes, Coulomb réalisa en 1908 une salle à manger de marbres et stucs multicolores, confiés aux stucateurs parisiens Rousselet père et fils [fig. 22]. En 1905, le marbrier parisien Louis Huvé livra les belles cheminées en néo-rocaille du château. Celle du petit salon, authentiquement XVIII^e siècle, provient du château d'Asnières[33]. Ce sont les peintres Taillebourg et Voyer qui réalisèrent, en 1905-1906, les peintures des trois grands salons du rez-de-chaussée. L'ensemble des ouvrages, tant extérieurs qu'intérieurs, furent achevés en 1908.

33. La cheminée de la galerie du château d'Asnières a été exécutée par le sculpteur-ornemaniste Nicolas Pineau (1684-1754). Cette identification a été établie par nos soins avec le concours de M. Abbou, actuel propriétaire du château, et de Christian Bonnet, vice-président de la Société des Amis du château et du vieil Asnières.

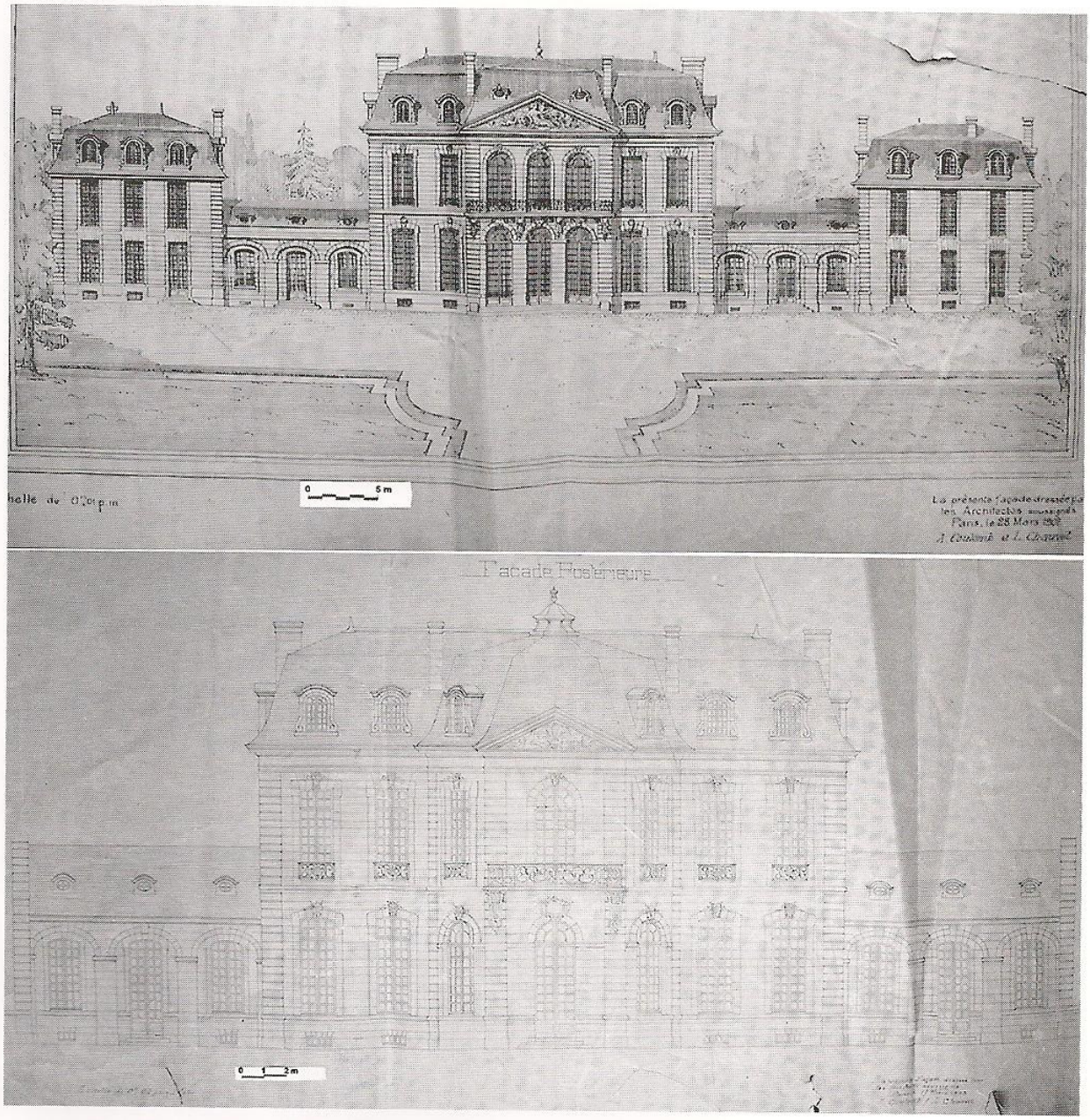


Fig. 20 – Alfred Coulomb – André-Louis Chauvet : projets d'élévations sur la cour, mars 1902 et mars 1903 (Poitiers, Bibl. univ., fonds d'Argenson, C 50).

Haut-lieu de l'histoire, des lettres et des arts en Touraine et Poitou-Charentes, le château des Ormes demeurait paradoxalement assez mal connu jusqu'à ces dernières années. Malgré l'article du comte d'Argenson dans cette même revue en 1855, l'ouvrage de Yves Combeau sur le comte d'Argenson en 1999 et la thèse de Nicole de Blomac sur le marquis de Voyer et son haras des Ormes en 2002, il fallut attendre 2004 pour la réalisation d'une étude sérieuse et complète sur le château et 2013 pour la parution d'un premier ouvrage. En déclin depuis la vente du domaine et de ses collections par la famille Voyer d'Argenson en 1977-1978, après le décès du marquis Charles-Marc-René en 1975, le château connaît actuellement un véritable renouveau grâce au rachat par le médecin parisien Sydney Abbou

Fig. 21 – Le château d'Aunoy à Champeaux (Seine-et-Marne, milieu du XVIII[e] siècle; droits réservés).

Fig. 22 – Alfred Coulomb : château de Pont-Chevron (Loiret; droits réservés).

Fig. 23 – Alfred Coulomb : la salle à manger (1908; cl. Ph. Cachau).

en 2000. Autant d'éléments qui permettent de s'intéresser davantage aux Ormes, sujet inépuisable. La redécouverte progressive de son histoire et des artisans de son prestige donneront assurément aux historiens et aux historiens de l'art de beaux projets d'études à l'avenir[34].

34. D'Argenson, *op. cit.* (1855); Combeau, *op. cit.* (1999); Blomac, *op. cit.* (2004); Comte, *op. cit.* (2004); Cachau, *op. cit.* (2013). Le château a été classé dans sa totalité en 2012 et a reçu cette même année le label *Maison des Illustres* du ministère de la Culture, remis en 2013 en présence de Mme Ségolène Royal, présidente de la Région Poitou-Charentes.